



**Bernard
AGNES**

Marseille la Blanche

Bernard AGNES

Marseille la Blanche

Les Amours de Sable - Échos de la Mémoire

© Bernard AGNES, 2019

ISBN numérique : 979-10-262-1777-0



Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Photo de l'auteur

Couverture : Charlotte et Josiane AGNES

PREMIÈRE PARTIE

OUVERTURE

Il y a 26 siècles, Phocée se trouva menacée d'invasion.

Fuyant la barbarie, ils envoyèrent une expédition

à la recherche d'une terre d'asile.

Le chef de la flotte était Protis.

Il crut trouver cette terre dans un golfe écarté,

comme dans un coin de la mer.

Là s'éleva Massalia.

Elle accueillit ses premiers réfugiés cinquante ans plus tard,

lorsque Phocée fut rasée par les Perses.

Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un tas de colonnes

couchées sur une côte désertique de Turquie.

TUNNEL

Un ballon rouge 1984 Noir

J'ai vu d'abord un ballon, rouge, débouler du tunnel, rebondir sur la pierraille du ballast, s'immobiliser entre les rails...

Je suis resté un long moment hébété, les mains crispées sur la barrière du poste de douane. J'imaginais ce qui venait de se passer à l'intérieur.

Le noir.

On n'entend que le bruit des pas qui font rouler la pierraille et le souffle des gens qui marchent, une main collée contre la paroi rugueuse du tunnel. La marche est difficile ; les chevilles se tordent sur le sol fuyant, hostile.

Et les ténèbres, opaques, soudain se diluent comme aux prémices d'une aurore qui naît dans le cœur oppressé des gens qui marchent : on approche de la sortie ; les silhouettes se devinent.

Ahmed marche devant, plaqué contre la muraille brute, plaie ouverte sous la montagne, conscient des tonnes de rochers qui pèsent sur ses épaules, accélérant son souffle un peu court. Il tourne fréquemment la tête pour s'assurer qu'on le suit bien.

Il voudrait parler, prononcer des paroles d'encouragement, surtout à l'enfant, le plus jeune qui tient dans un filet un ballon de football. Mais il y a la barrière du langage et depuis le temps qu'ils marchent ensemble, les échanges se sont faits par gestes. Il a caressé la tête de l'enfant, a ébouriffé son épaisse tignasse en désordre, lui a souri.

Ils ont échangé quelques passes dans un champ avec le ballon qu'il serre dans le filet comme un trésor, l'espoir d'un avenir.

Ahmed ne sait pas le nom de l'enfant, ni celui de son frère, l'aîné qui peut

avoir dix ans. Il préfère ne pas savoir, en ignorer le plus possible sur ces gens. Il n'a pas besoin de se retourner pour savoir que la mère suit ; il entend son souffle dans son dos, irrégulier, haletant. C'est peut-être l'angoisse, la peur de cette masse qui pourrait soudain les ensevelir, les enterrer ici à jamais, avant qu'ils aient pu mettre le pied en France.

La lueur se précise, Ahmed presse le pas. Il sait que les autres auront du mal à suivre, encombrés qu'ils sont de colis, de paquets informes. Toute une vie tient dans ces maigres ballots qu'ils transportent depuis la Turquie. C'est le passé, c'est le pays, c'est l'avenir, qu'ils serrent ainsi entre leurs bras.

La mère est vêtue d'un pantalon d'homme par-dessus lequel elle a enfilé une longue robe noire. Elle a un imperméable sur les épaules. Quand il s'en est étonné à cause de la chaleur, elle lui a fait comprendre qu'elles sont toutes habillées comme ça, là-bas, avec aussi le fichu sur la tête.

Elle serre dans sa main celle de son plus jeune fils. Elle a hâte d'arriver ; elle sait que ses deux autres enfants, les plus âgés l'attendent à Lyon, chez des amis, réfugiés comme eux. Ils sont venus seuls avec le père, il y a quelques mois. Ils ont les papiers, eux ; ils vont pouvoir travailler. Mais son mari n'a pas pu les obtenir pour elle et ses deux autres enfants. Elle ne sait pas pourquoi. Alors ils sont là, à se tordre les chevilles sous ce tunnel, elle, serrant la main de son fils qui tient fièrement dans un filet son ballon de football.

Les rails du chemin de fer s'étirent vers la sortie. Ahmed se retourne une nouvelle fois, avec un sourire d'encouragement.

Les rails se mettent à luire, comme des éclairs. Un coup de sifflet strident éveille des démons hurlant qui roulent sous la voûte de pierre. Face à lui, deux phares, comme des yeux dévorent, grandissent, emplissent tout l'espace du tunnel.

Noir.

Le hurlement de la machine les assomme, les cloue contre la paroi, puis s'éloigne en ricanant. La mère ne tient plus que la main de son fils dans la sienne. Dehors, un ballon de football enfermé dans un filet rebondit, taché

de sang. Il finit par s'immobiliser entre les rails.

Ahmed a couru. Il est essoufflé. Il contemple, horrifié, le ballon immobile à quelques pas de lui. Puis il tourne la tête vers l'entrée du tunnel et s'enfuit en escaladant le talus.

La famille turque est sortie hébétée du tunnel. Ils n'étaient plus que deux. Ils ont hésité un instant sous le soleil, ils ont laissé le groupe s'écarter d'eux, les dépasser, puis ils se sont dirigés à pas lents, accablés, vers le poste de douane où je les attendais.

Ils sont passés sans un regard devant le ballon taché de sang.

On devinait la mer, au loin, et Nice derrière les collines, allongée à ses pieds.

J'ai vu Ahmed courir, disparaître, avalé par le paysage...

Face à moi, immobile devant la barrière du poste de douane s'alignait la famille, muette.

Elle attendait.

La mère me regardait droit dans les yeux.

MYKONOS

La jeune fille

À Mykonos, il pousse des fleurs de pierre dans les jardins.

On pourrait se croire sur la lune.

Pas un arbre, pas un brin d'herbe.

Ici, il va falloir que je réapprenne à vivre, rencontrer à nouveau des gens.

Un vent fou court sur toute l'île.

Il a rongé des blocs de granit, semé des ossements rocheux, éparpillé des squelettes torturés.

Je suis assis sur un immense rocher qui a épousé la forme du crâne d'un âne, suspendu au-dessus de la mer.

Je me sens vide et creux tel un écrivain qui vient de terminer son manuscrit ou un coupable qui a fait ses aveux.

Je suis un assassin.

Il y a sur la table de ma chambre une pile de feuillets. Au bas de la dernière page, je viens d'écrire ce matin le mot FIN.

Dans une villa voisine, on a peint en blanc des pierres. Ce sont des fleurs nées où rien ne pousse.

Au-dessous du rocher, il y a une petite plage de sable blond.

Les grains sont constitués de débris concassés de coquillages, presque réduits en poussière miroitante.